

La Nation

Journal vaudois

JAA. CH-1000 Lausanne 1 Poste CH SA

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Trop

Le 11 mars, *Le Temps* annonçait de «fortes chances de victoire dans les urnes» pour l'initiative «Pour des entreprises responsables». Il y avait la gauche et les écologistes, le «Centre» et les «Verts libéraux», les Eglises, les syndicats et d'innombrables personnes de cœur, révoltées par le travail des enfants et l'empoisonnement des sols. Le 23 octobre, les sondages prévoyaient 63% d'acceptation. Le 30 octobre, l'éditorialiste de *24 heures* écrivait: «A moins donc d'une surprise, le oui l'emportera.» Le 18 novembre, les partisans représentaient encore 57% de la population. Gagner par 57% contre 43%, c'eût été une très grande victoire. Le soir de la bataille, on n'était plus qu'à 50,7% de oui. Comme on le sait, la majorité des cantons n'a pas été atteinte. Il n'est pas absurde d'inférer de cette longue descente qu'avec une semaine de plus, la majorité populaire aurait été, elle aussi, négative.

Comment expliquer cette dégringolade apparemment irrémédiable? En tout cas, elle ne fut pas un effet de la campagne désunie des opposants qui, à part le boubou controversé de Mme Chevalley, fut exemplairement terne, au contraire de celle, multicolore, originale et omniprésente, des partisans.

Mais peut-être est-ce cette omniprésence même qui leur fut fatale. Les banderoles blanches et orange étaient partout, dans les rues, sur les façades des maisons, le long des balcons, sur les voitures et les arbres. Les grandes

affiches, les annonces et les témoignages personnels, les rafales ininterrompues de tous-ménages – nous en avons même reçu deux le même jour – ont fini par indisposer: quand on a saisi un message, on n'apprécie pas forcément qu'on continue de nous le seriner, comme s'il fallait l'enfoncer à coups de marteau dans nos têtes de crétiens.

De même, il est apparu que les partisans disposaient de fonds considérables et constamment renouvelés. Ils ont rétorqué – c'est ce qu'on rétorque toujours en tel cas – que leurs ressources provenaient d'une multitude de petits versements individuels. M. Dick Marty l'a répété dans un long article du site «Bon pour la tête». Pour une fois, cette affirmation est vraisemblable: les donateurs de la première heure ont été relancés bien

cinq ou six fois au cours de la campagne, à chaque fois pour des motifs précis et bien expliqués. Certains ont été généreux jusqu'au bout, d'autres ont eu le sentiment qu'on abusait. Mais peu importe. Il a suffi que les coûts de cette campagne semblent excessifs par rapport à d'autres pour que beaucoup se mettent à soupçonner l'existence de donateurs occultes et d'intérêts louches.

Les promesses radieuses des premiers sondages – même les milieux de l'économie étaient certains que l'initiative serait acceptée – ont placé les

organiseurs de la campagne sur un petit nuage évoluant loin au-dessus de la réalité. Comme si elle était devenue à elle-même son propre but, la campagne s'est exacerbée dans la perspective aveugle du «toujours plus»: si un prospectus convainc 3% de la population, on va en envoyer six ou sept! De même avec les annonces, les stands et les lettres à M. le Rédacteur. Et puis, vient un moment où le «plus» se change en «trop». «Tous les trop sont de trop»: c'est la sagesse populaire qui le dit, et c'est le peuple qui vote.

Entraînés dans un mouvement de radicalisation, ils ont commis des erreurs, peut-être décisives. Le 15 novembre, sous le titre *Initiative pour «des entreprises responsables», une campagne qui dérape?*, la RTS informait: «Cette

semaine, c'est un faux tout-ménage qui a mis le feu aux poudres. Dans leurs boîtes aux lettres, les Romands ont reçu un faux *Matin Dimanche* et les Alémaniques une fausse *Schweizer Illustrierte*. Dans les deux cas, le prospectus de campagne détournait une interview de Dick Marty, le co-président du comité d'initiative, en faisant croire abusivement que le courrier émanait des deux médias. Les rédactions des journaux ont d'ailleurs dénoncé le procédé et leurs éditeurs envisagent de donner des suites juridiques à ces

affaires de publicité mensongère.» Le chevalier apparut d'un coup un peu moins blanc qu'on ne le pensait.

Le sentiment de défendre une cause grande et juste peut donner l'illusion que tout est permis. On se dit: «Qu'est-ce qu'un petit coup de canif dans le droit suisse, face au travail forcé des enfants et à la pollution durable d'immenses régions?»

Elles pensaient sans doute aussi que la fin purifie les moyens, ces trois personnalités connues qui ont signé un tous-ménages affirmant, à tort comme *La Nation* l'a montré, que seules les multinationales étaient touchées et qu'elles ne seraient responsables que pour leurs propres actions.

Quoi qu'il en soit, le destinataire de toutes ces opérations, c'est toujours l'électeur lambda. Il reçoit, d'un peu partout, des informations, des arguments, des images. Il les brasse avec ses idées personnelles, ses sentiments et ses préjugés. Il ajoute à cela sa crainte de l'inconnu et sa méfiance à l'égard des puissants. Enfin, il lui arrive de se rebiffer quand il éprouve le sentiment qu'on exagère, quand on revient trop souvent sur le même sujet, quand un texte soulève trop de passions, quand une campagne semble trop répétitive, quand il y a trop de prospectus, d'annonces et de calicots, trop d'images choc sur trop de supports trop coûteux. Trop, c'est peut-être une explication.

Olivier Delacrétaiz

Un Monopoly vaudois

Devenu l'un des jeux les plus populaires de notre société, le Monopoly fait avant tout référence à une bonne soirée entre amis. A l'origine pourtant, la création d'Elizabeth Magie brevetée en 1903, *The Landlord's Game* et qui plus tard évoluera pour devenir le jeu que nous connaissons, avait pour ambition de transmettre une vision politique bien spécifique. Cette femme, descendante d'immigrés écossais et vivant aux Etats-Unis au tournant du XX^e siècle, était mue par des idées en vogue dans les milieux progressistes. Son désir n'était autre que d'utiliser le vecteur du jeu de société pour dénoncer l'accaparement des terres par les plus riches et l'oppression des locataires par les rentiers¹. Toute la stratégie du jeu consiste ainsi à démontrer ce mécanisme de mainmise du marché. Le gagnant ne sera autre que celui qui réussira à garder le meilleur équilibre entre engrangement d'argent et monopole du maximum de terrains pour y construire des bâtiments. Le but étant, à terme, de conduire les adversaires à

la faillite. La reconnaissance de Magie comme étant la véritable conceptrice de ce jeu ne fut que posthume, une obscure histoire de vol de droits d'auteurs par un certain Charles Darrow faisant partie de l'histoire. D'ailleurs, le site «Monopolyedia, l'encyclopédie du Monopoly» ne fait aucune référence à son nom².

Aujourd'hui, le Monopoly se décline pour tous les goûts. On en trouve pour les amateurs de certaines séries cultes comme le *Friends Monopoly* ou le *Game of Thrones Monopoly*. Les amateurs d'alpinisme trouveront leur bonheur avec le *Monopoly des cabanes du CAS*. Même les féministes en mal de distinction genrée pourront se procurer le *Mme Monopoly*. Au niveau fédéral, on nous offre tout un choix d'échelle, allant de la version classique suisse à la version communale – de Lausanne par exemple. Pour les Vaudois passionnés de géographie, une nouvelle version en édition limitée vient de sortir, le *Monopoly Vaud*.

Avec ce jeu pourtant, nous sommes loin d'une balade parmi la palette de communes vaudoises, ce qui aurait pu représenter une vitrine touristique du terroir intéressante.

En lieu et place des traditionnelles cases «aéroport», ces références spatiales spécifiques ont été remplacées par les noms communs des lieux d'attente chers aux usagers des transports publics, comme «la gare centrale» ou le «port». Cette version cantonale nous offre la possibilité de s'approprier des terrains et de construire nos maisons sur les cases de certaines villes phares, certes, mais également de commerces ou d'industries touristiques. On est déçu de ne pas y trouver Moudon, Echallens, Orbe ou Romainmôtier. Swissquote Bank et le Golf Club de Villars ont trouvé davantage grâce aux yeux des concepteurs. Cette édition n'est d'ailleurs physiquement en vente que chez ceux qui sont eux-mêmes à vendre sur le plateau: chez Manor et dans le magasin Franz Carl Weber.

La Place Saint-François n'ayant plus la part belle comme dans le jeu classique suisse, quelle institution aura donc l'honneur de figurer sur la dernière case bleu foncé? Un indice: son propriétaire d'autrefois, à défaut de bien parler français, fit vibrer le petit écran de son talent muet.

Ce Monopoly est surtout une plateforme promotionnelle pour des entreprises commerciales; une version avec les hauts lieux de notre Pays reste à faire.

Camille Monnier

¹ «The Secret History of Monopoly: The Capitalist Board Game's Leftwing Origins», the Guardian, 11 avril 2015, <http://www.theguardian.com/lifeandstyle/2015/apr/11/secret-history-monopoly-capitalist-game-leftwing-origins>.

² «Histoire du Monopoly», consulté le 14 décembre 2020, <http://www.monopolyedia.fr/univers/histoire/histoire.php>.

La folie des hommes

La *Guerre dans le Haut-Pays* est le sixième roman de Ramuz. Il est écrit en 1913 — Ramuz a 34 ans — et sera publié fin 1915 aux Editions des Cahiers vaudois, puis aux éditions Payot, à Lausanne, au début de 1916. Le sujet principal de ce roman est une tragédie amoureuse causée par le contexte politique de la fin du XVIII^e siècle.

L'histoire commence en été 1797 et finit en mars 1798, quand des troupes françaises renforcées par des volontaires de la plaine viennent prendre les hameaux de montagne des Ormonts restés fidèles à Berne. Historiquement, cette guerre coûtera la vie à une trentaine d'Ormonans et à vingt hommes des troupes franco-suisse.

Dès le début, ce roman est traversé par l'opposition politique entre les conservateurs et ceux qui veulent renverser l'ordre établi pour instaurer une république. Les premiers sont attachés aux mœurs traditionnelles, à leur loyauté envers le régime oligarchique bernois et à une pratique stricte de la religion protestante. Les seconds veulent renverser l'ordre ancien, ils vantent la liberté et l'égalité.

David et Félicie, qui s'aiment profondément, voient leur amour rendu impossible par ce conflit politique. Le père de David, Josias-Emmanuel, est un traditionaliste radical. Il considère les idées nouvelles comme étant sataniques, ennemies de la vraie foi. Il s'oppose donc fermement à ceux qui prennent le parti des idées de la Révolution française, «les adorateurs des

faux dieux». Son fils, David, adhère au contraire aux idées républicaines. Enfin, le père de Félicie, Jean Bonzon, est lui-même plutôt ouvert à la nouvelle idéologie. C'est un «tiède» selon le père de David, c'est-à-dire un traître à l'ordre voulu par les Ecritures.

Ramuz à certains égards montre la vanité de la croyance politique et de l'idéologie. Le plus important serait l'amour entre les hommes, ici entre David et Félicie. L'essentiel est la vie, la vie concrète, les relations, le travail, le bien réel réalisé dans la vraie vie, les épreuves du monde affrontées et dépassées. Le reste, que ce soient les idées politiques ou les croyances religieuses, semble ne pas être fondamental. C'est peut-être le message profond de ce roman, ou en tous les cas le problème que pose Ramuz qui paraît être agnostique aussi bien en matière religieuse que politique : la vraie vie serait au-delà ou en deçà de la strate de l'idéologie.

David a cherché à oublier la politique et à donner la priorité à son amour. Mais il n'a pas réussi à prêter serment de défendre jusqu'à la mort la fidélité à l'Ancien Régime aristocratique. Il l'eût fait que son amour avec Félicie eût pu se réaliser et s'épanouir. Du reste, cette dernière avait eu la sagesse de défendre cette voie : «Alors c'est que tu tiens à tes idées plus qu'à moi... Moi, si on me disait de choisir, avant qu'on m'eût seulement posé la question, elles se seraient déjà en allées. Des idées, qu'est-ce que ça veut dire? C'est de l'air, de la fumée, c'est comme de la neige qui fond... Tandis que moi,

vois-tu, je reste, moi, je pleure, moi, j'ai mal.» Mais David s'est déjà trop engagé dans le combat idéologique. Il n'adhère pas vraiment aux coutumes traditionnelles qui font qu'on doit obéissance à son père, même adulte. Son père va jusqu'à lui annoncer que c'est lui qui choisira sa femme. Ramuz montre qu'il y a un manque de liberté dans cet univers traditionaliste. Le père de Félicie, qui a du cœur et qui est réfléchi, le reproche bien à l'austère père de David : «Mais votre Dieu est le Dieu des cœurs fermés et de ceux qui sont satisfaits d'eux-mêmes, vous êtes muré dans votre orgueil.» Ramuz, lui-même, ne prend pas vraiment parti pour la conception aristocratique ou la conception républicaine. Il montre la violence de leur antagonisme. Il présente les rigidités de la vision conservatrice, mais il n'est en rien laudatif des idées révolutionnaires de liberté et d'égalité. Car, comme cela est dit, on vivait bien avec les Bernois. Ils laissaient ces montagnards vivre plus ou moins comme ils l'entendaient, et l'ordre nouveau sera-t-il forcément meilleur? Cette position est cohérente avec les conceptions politiques de Ramuz. Il désapprouve la folie du communisme. Il rejette tout autant les folies totalitaires nazie ou fasciste. Il n'est pas dupe non plus des visions modernistes, celles des libéraux et des radicaux qui prônent le progrès technologique, l'industrialisation, l'éloignement de la nature, la supériorité des nouvelles mœurs sur les anciennes, la liberté de l'individu opposée aux loyautés traditionnelles.

A la fin du roman, l'idéologie fondra du reste comme neige au soleil, car dès lors que les républicains l'emporteront sur les traditionalistes, la vie reprendra son cours. Les paysans s'accommoderont du nouvel ordre. La scène finale montre les villageois pactiser sans difficulté avec les forces d'occupation.

La crispation idéologique de Josias-Emmanuel lui fera abattre froidement son fils David, car un vieil ermite illuminé, Isaïe, l'a légitimé dans une vision prétendument prophétique. Félicie, dans une marche éperdue à travers la nuit gelée d'hiver, ira rejoindre son amant saignant dans la neige. Elle finira définitivement folle.

Ce roman est haletant. On vit la douleur des deux amants. Avant le final tragique, on est avec Félicie qui marche dans le froid. Juste avant, on est avec David qui est torturé en bas, à Aigle, nommée Entreroche, de ne pas être avec son aimée. On est effaré de voir la destruction de ce magnifique amour par la mort et la folie. On est à mille lieues de se positionner pour l'Ancien Régime ou le nouveau; là n'est vraiment pas la question.

Dans ce monde où les hommes se déchirent à cause de leurs idées politiques, parce qu'ils ne savent pas être raisonnables, on ne peut que mourir ou devenir fou. Félicie eût pu être «heureuse», selon l'injonction de son prénom (du latin *felix* «heureux, fortuné»), mais elle finira folle à cause de la folie des hommes.

David Rouzeau

Péguy et Bloy

Ceux qui pensent que Léon Bloy n'aimait pas les humanistes n'ont pas tort. Bloy n'était pas un humaniste; il était catholique. Et d'ailleurs, il n'aimait personne, ou presque. En 1899, il note dans son *Journal*: «Je n'appartiens à rien ni à personne, sinon à Dieu et à son Eglise. J'entends l'*Eglise invisible*.» Comprenez l'*Eglise éternelle*, car «la visible est devenue abominable». Il appréciait Balzac, Lautréamont, Barbey d'Aureville, qui l'avait initié à la foi catholique; il aimait les saintes telles qu'Anne-Catherine Emmerich et Marie d'Agreda. Pour le reste, la sentence est sans appel. Dans *Le Désespéré*, roman que Maurice G. Dantec considérait comme «un des plus hauts chefs-d'œuvre que la littérature française aura su produire au milieu des décombres», il écrit : «La vermine contemporaine n'accorde pas à la supériorité d'esprit.» Ainsi le ton est donné.

La haine de la bourgeoisie, Bloy, grand mystique du Christ et de la Sainte-Vierge, la partage avec Charles Péguy, grand mystique du peuple et de la révolution, comme ils partagent aussi la haine du monde moderne, ce «Grand Nihil». Les deux écrivains avaient une vision prophétique de la fin de l'humanité avec cette différence que Péguy craignait cette fin tandis que Bloy avait hâte de voir s'accomplir l'Apocalypse. Il était impatient d'en finir avec «cette pourriture» qu'est devenue l'humanité, hâte de «voir crever les impies et passer les justes» dans la «Lumière du Salut».

Socialiste à ses débuts, dreyfusard et républicain, Péguy, dégoûté par l'antimilitarisme et l'anticléricalisme de ses pairs, se sépare ensuite d'eux. Dans *Notre Patrie* (1905) il cherche à marier sa mystique de la République avec son patriotisme chrétien, avant de se convertir en 1908 à la foi catholique. Bloy, qui sans doute tenait Péguy pour un poète pathétique, était un fervent anti-républicain. En revanche, lui aussi, à l'âge de vingt ans — il est né en 1846 —, avait eu sa période de socialisme révolutionnaire. Grand lecteur de Herzen, il versait dans l'athéisme agressif. En 1869, il revient à la foi de sa mère, et donc aux sacrements et à la «conversion définitive».

Péguy, comme Bloy avant lui, était préoccupé par le rôle moteur de l'argent dans la mise en place de la société moderne. Déjà dans *Notre Jeunesse* (1912), il parle du monde moderne «tout entier tendu à l'argent, tout à la tension à l'argent, cette tension à l'argent, contaminant le monde chrétien même, lui fait sacrifier sa foi et ses mœurs au maintien de sa paix économique et sociale». Et surtout dans *L'Argent* (1913) et *Clio*, son plus beau texte, paru à titre posthume, où il note : «Le monde moderne a érigé l'abus en principe. L'abus a un nom : il s'appelle l'argent. L'impeccable, l'épuisante omniprésence de l'argent.»

On trouve aussi des pages sublimes sur ce sujet dans *Le Désespéré* de Léon Bloy, paru en 1886, inspirées par la sainte colère bloyenne, réflexions qui

aboutissent en 1909 sur *Le Sang du Pauvre*. Ce pamphlet violent, comme tous les textes de Bloy, déchire le voile de la solidarité et de l'égalité pour avancer jusqu'à la charité chrétienne, chose que Péguy n'a pas réussi à faire, empêtré qu'il était dans sa mystique humaniste de la République. Voici ce que Bloy dit au sujet du rapport de l'argent et du sang du Christ : «La Révélation nous enseigne que Dieu seul est pauvre et que son Fils Unique est l'unique mendiant. [...] Son sang est celui du Pauvre par qui les hommes sont «achetés à

grand prix». Son sang *précieux*, infiniment rouge et pur, qui peut tout payer ! Il fallait donc bien que l'argent le représentât : l'argent qu'on donne, qu'on prête, qu'on vend, qu'on gagne ou qu'on vole; l'argent qui tue et qui vivifie comme la Parole, l'argent qu'on adore, l'eucharistique argent qu'on *boit* et qu'on *mange*. Viatique de la curiosité vagabonde et viatique de la mort. Tous les aspects de l'argent sont les aspects du Fils de Dieu suant le Sang par qui tout est assumé.»

Lars Klawonn

Un choix heureux

Quand, dans les premiers mois de 1947, se déroulent les répétitions de son opéra-bouffe *Les Mamelles de Tirésias* (d'après la pièce d'Apollinaire), le compositeur Francis Poulenc n'a toujours «pas trouvé l'oiseau rare», comme il le dit au musicographe Claude Rostand, pour interpréter le rôle principal de Thérèse. C'est alors qu'il rencontre une jeune soprano, Denise Duval : sa voix enchante le musicien qui l'engage aussitôt. C'est le début d'une collaboration intense jusqu'à la mort de Poulenc en 1963. Outre celui de Thérèse, Denise Duval fut une interprète bouleversante des rôles de Blanche de la Force dans *Les Dialogues des Carmélites* et de la femme délaissée par son amant dans *La Voix humaine*, les deux autres œuvres écrites par Poulenc pour la scène. Ayant cessé de chanter en public en 1965 à la suite

d'un accident vocal mal traité, elle vint alors s'installer dans le Canton de Vaud, à Bex plus précisément, où elle habitera plus de quarante ans, avant de décéder en 2016 à l'âge de 95 ans.

La municipalité de Bex a récemment décidé d'honorer cette grande figure de l'art vocal en baptisant un parc de son nom. L'inauguration de ce parc Denise-Duval est prévue pour le début de l'été prochain.

On peut certes estimer que les autorités de la cité du sel cèdent à cette mode, parfois agaçante ou à rebours du bon sens, de vouloir à tout prix rebaptiser une rue, un lieu, un monument du nom d'une femme, il n'en reste pas moins que, dans le cas présent, le choix est heureux.

Frédéric Monnier

Enfin une santé sexuelle sympa

On peut être nidwaldienne, blonde, jolie, issue d'un canton conservateur, et professer une synthèse parfaite de la morale libertaire. *Migros Magazine* du 30 novembre 2020 interroge Made-moiselle – contrevenons aux nouvelles règles de politesse – Noemi Grütter, 25 ans, coprésidente du *Réseau jeunesse de Santé Sexuelle Suisse*, à propos d'une campagne de sensibilisation sur le thème de la masturbation.

Santé Sexuelle Suisse est la faïtière des centres de santé sexuelle, partenaire de l'Office fédéral de la santé publique. *La santé sexuelle, nous dit son site, est définie comme un état de bien-être physique, émotionnel, mental et social tout au long de la vie. Cette définition implique la promotion et la protection des droits sexuels pour toutes et tous [...] Nous nous engageons à apporter un changement social durable vers une société ouverte, égalitaire sexuellement, positive et solidaire.*

La santé sexuelle, c'est donc le bonheur, vers lequel quelques fonctionnaires fédéraux nous conduisent.

Santé Sexuelle Suisse s'adresse à des individus politiquement indéfinis, se rattachant à des groupes grossièrement dessinés (les femmes, les ados, les LGBT...), tous pourvus de droits tombés d'on ne sait où: *Ils ont droit à la sexualité et au plaisir [...] on plaide pour une éducation basée sur les droits humains à une vie sexuelle, à la liberté de vivre son identité de genre et son*

orientation sexuelle. La liberté est première, immédiatement accouplée (si l'on ose dire...) à l'égalité. Quels que soient leur sexe, leur genre, leur âge, leur nationalité ou leur apparence physique, les individus considérés se muent en victimes si leurs droits ne s'actualisent pas.

Il semble que les femmes soient systématiquement discriminées. Celles qui se masturbent passent pour hypersexuelles et perverses tandis que les garçons ne font que céder à des pulsions. Et pourtant leur corps leur appartient, aux filles, y compris ce qu'il contient, un fœtus par exemple, dont elles peuvent se débarrasser, car elles ont droit à l'avortement. Remarquons en passant cette étrange dissociation entre la personne et son corps. Le corps est objectivé comme une propriété, un capital à gérer.

Après la liberté et l'égalité viennent la santé et la sécurité. *Il faut des relations sexuelles beaucoup plus saines, protégées et respectueuses [...] la masturbation est une pratique saine [...] les hormones du bonheur, les endorphines, sont libérées durant l'acte [...] La masturbation, pour être saine, doit néanmoins rester une pratique intime, exercée avec respect et bienveillance.* Que la masturbation puisse procéder d'un manque et d'une solitude douloureuse est un mythe.

La santé sexuelle, c'est le bonheur, vers lequel des fonctionnaires fédéraux nous conduisent.

La transparence aussi est une valeur. Noemi Grütter lève le voile [...] *Il y a un tabou encore aujourd'hui autour de la sexualité [...] Les enfants ont honte de dire qu'ils se masturbent.*

Seules la science (qui décrit les endorphines...) et la technique (qui modélise le clitoris en 3D...) sont capables de briser le tabou. La science lève les controverses: *les enfants ont besoin de faits scientifiques, et non d'opinions, c'est pourquoi il est vivement recommandé aux écoles de travailler avec des éducatrices et éducateurs en santé sexuelle.*

Liberté individuelle et égalité, avalanche de droits, transparence, sécurité, scientificité, santé, tout y est. Les acteurs solidaires montent sur scène. Il s'agit d'officines étatiques et paraétatiques où se déversent éducateurs, psychologues, sociologues, statisticiens, chercheurs et chercheuses que nos universités produisent à jets continus.

Si le bonheur est à portée de main (c'est le cas de le dire...), il faut néanmoins écarter des obstacles, vaincre des ennemis: par exemple *l'esprit conservateur, et certains partis de droite; les familles avec un déni de féminisme; les forces conservatrices et fondamentalistes pour lesquelles les actes d'autodétermination et de rébellion contre le patriarcat sont dérangeantes; les raisons religieuses et familiales qui empêchent de parler; une prof de 65 ans qui a peut-être beaucoup d'idées reçues; et pour finir l'humour, car évoquer la masturbation sous forme de blagues, ce n'est pas très sain.*

Mettons-nous dans la tête que Santé Sexuelle Suisse n'enseigne pas une nouvelle morale. La morale, c'est mal: *Il n'y a pas de règles. On ne cherche pas à mettre la pression. Il y a des personnes asexuelles. C'est aussi normal.*

Il y a donc des normes? Cette question nous renvoie à un article de Lucie Monnat dans *24 heures* du 10 janvier 2020 où la journaliste s'en prenait à ceux qui critiquent le moralisme de Greta Thunberg, des féministes et du mouvement *MeToo*. Pour Lucie Monnat, les antiféministes sont *des faibles n'ayant aucun argument sérieux: la dénonciation (par les féministes, réd.) de certains agissements jusqu'ici tolérés ne signifie pas que l'on s'offusque aujourd'hui davantage au nom d'une prétendue morale.* Les écoféministes ne sont pas des mères la morale. C'est seulement le rapport de force qui a changé; elles sont du bon côté de la force. Il s'agit d'un changement sociétal, d'un immense bouleversement; *le curseur des mœurs, du tolérable et de l'intolérable s'est déplacé, les vieux mâles blancs ne sont plus dans le sens de l'histoire.*

En réalité, être amoral est impossible, car les mœurs, la morale et ses déviations moralisatrices découlent de la nature sociale de l'homme. Seuls certains individus libres de tous liens, comme César Borgia ou Sade, pourraient passer pour amoraux. Nietzsche se situait par-delà le bien et le mal. Il opposait pourtant la morale des maîtres à celle des esclaves et se montrait d'une douceur exquise avec ses amis.

Les normes demeurent: «pas de tolérance pour les ennemis de la tolérance» ou «il est interdit d'interdire» sont des règles sévères.

Nous rejetons les injonctions de Santé Sexuelle Suisse, leur hygiénisme, leur scientisme, et surtout leur déni naïf du mal et des déséquilibres de l'existence.

Noemi Grütter devrait se fier à *la prof de 65 ans*, riche d'une expérience de vie moins sommaire que celle de Santé Sexuelle Suisse.

Jacques Perrin

Occident express 72

Pour la première fois depuis 2003, je suis retourné au Monténégro. De la baie de Kotor, ce fantastique fjord de l'Adriatique, je suis me suis hissé en voiture jusqu'au sommet du Mont Lovtchen qui culmine à 1660 mètres. Là se trouve le mausolée de Njegos, poète-évêque et père de la patrie. De ce sommet, on embrasse d'un seul coup d'œil tout le pays: la mer qui scintille sous nos pieds, au loin la Croatie, l'Albanie, la Serbie et le Kosovo qu'on devine, la capitale Podgorica, ancienne Titograd, l'ancienne capitale royale de Tsétinié, et enfin la forteresse vénitienne de Kotor à notre verticale. Mais ce qui coupe le souffle, c'est l'immensité désertique de ce pays. Essentiellement constitué de montagnes karstiques abruptes et découpées, il n'y pousse absolument rien, pas une forêt, pas un champ, pas une plaine. Que vaut un accès maritime si l'on n'y peut que survivre la moitié du temps, l'autre moitié étant dépensée à devoir se défendre contre Venise, Vienne, Paris ou Istanbul? Par conséquent, presque pas d'humains. Quelques petites villes éparses, des fermes isolées, et puis des petites routes qui serpentent entre nulle part et n'importe où. Lorsque les communistes ont pris le pouvoir en 1945, le pays vivait dans une misère si abjecte qu'un grand nombre de ses habitants ont été déplacés vers la fertile Voïvodine au nord, qui venait d'être abandonnée par les Allemands et les Hongrois ethniques. En quelques années, le communisme à tout offert à ce demi-million de gens: des infrastructures, l'éducation obligatoire, des usines, des lois, bref, un sens

de l'Etat et de la société jusqu'alors inexistant. Depuis sa sécession d'avec la Yougoslavie en 2006, le Monténégro a absolument tout misé sur son littoral et sur le tourisme, avec un succès certain. En considérant sa géographie et son histoire, on ne peut parvenir à aucune autre conclusion logique. Et revient alors cette évidence qui me hante si souvent et à laquelle je ne trouve aucune réponse définitive: pour des pays aussi petits et aussi pauvres, si longtemps retranchés ou victimes de l'histoire, la Yougoslavie n'est pas une option, elle est une nécessité. Que signifie un Etat soi-disant indépendant qui ne peut en réalité rien se payer sans compter sur Bruxelles, Washington ou Berlin? Tout comme l'Europe qui après des siècles de massacres a décidé de s'unir, la Yougoslavie est parvenue à une conclusion d'autant plus logique qu'on y parle, en gros, la même langue, qu'on y mange les mêmes poivrons et qu'on y distille les mêmes prunes. Et comme l'Union européenne qui est en train de crever sous le déséquilibre économique et démographique allemand, la Yougoslavie n'a pas survécu à son déséquilibre constitutif: six républiques, trois religions, et 20 millions d'habitants dont 11 millions de Serbes répartis sur trois républiques. Pourtant l'Europe et la Yougoslavie racontent la même histoire, qui va de l'affrontement perpétuel vers l'union d'intérêts et de destins. Dans les deux cas, on cherche encore une forme qui puisse satisfaire tous les participants. Mais l'issue, aussi lointaine soit-elle, est connue d'avance.

David Laufer

Salaires vaudois: notre scoop

Une fois encore, une information importante – mais contraire aux idées reçues et si volontiers ressassées – n'a pas fait la «une» de nos journaux, si même elle a été relayée par les médias: dans le canton de Vaud, les bas salaires sont moins nombreux qu'avant, la classe moyenne de rémunération s'élargit et les salaires féminins ont pratiquement rejoint ceux des hommes!

C'est ce que le *Courrier statistique*, publié par le Service cantonal de statistique, nous apprend dans son édition de décembre 2020. Les postes à bas salaires (moins de 4'000 francs environ à l'heure actuelle) représentaient 15% des emplois en 2008 et seulement 9% en 2018. Le nombre des salariés de la classe moyenne (entre 70% et 150% du salaire médian) a progressé dans le même temps de 65% à 70%. On doit en inférer que la proportion des hauts salaires est restée stable à environ 20%, contrairement à ce que l'on croit parfois.

Quant à l'écart femmes-hommes, il ne cesse de s'amenuiser. Il était de 17,2% en 2008 et n'est plus que de 7% en 2018. Et cette différence s'explique par la nature des emplois exercés, et

non par une scandaleuse inégalité. Les hommes occupent davantage que les femmes des postes de cadres supérieurs (8,6% contre 4%). En outre, plus de la moitié des femmes travaille dans trois branches économiques à faible rémunération: santé et action sociale, commerce de détail, hébergement et restauration. Compte tenu de ces faits, l'inégalité «inexpliquée» se réduit à très peu de choses.

A travail égal, salaire égal: on y est. Il n'y a plus d'injustice. On peut ren-gainer certains slogans et égaliser se-reinement l'âge de la retraite.

J.-F. Cavin

La Nation

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch
IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Langue, civilisation, et Macron

En France, plus que dans les autres Etats, la langue est associée au pouvoir politique. L'Edit de Villers-Cotterêts (1539), la création de l'Académie (1635), l'éradication à marche forcée des langues régionales depuis la Révolution, sont quelques étapes de l'emprise d'un Etat précocement centralisé sur la langue. Parallèlement à ces quelques balises chronologiques, la langue française a exercé durablement un magistère international incontesté dans les domaines littéraire, diplomatique, juridique et même scientifique. En 1783, l'Académie royale des sciences de Prusse de Berlin mettait au concours un sujet sur l'universalité de la langue française. Au XX^e siècle encore, des écrivains étrangers, tchèque, roumain, italien, chinois, irlandais, etc. ont choisi de s'exprimer en français plutôt que dans leur langue maternelle. Pourquoi? Parce que c'est une langue claire et belle. Stendhal admirait la limpidité du Code civil (1804): «En composant *La Chartreuse*, pour prendre le tour, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel.» Paul Valéry le rangeait aussi parmi les chefs-d'œuvre de la littérature.

Cette situation particulière crée une proximité, une complicité entre le politique et le littéraire. Le chef de l'Etat représente la langue et la civilisation françaises en France et dans le monde. Les premiers présidents de la V^e République ont admirablement illustré ce mandat tacite: la rhétorique et la pose oratoire du général De Gaulle (et de Malraux! ministre de la culture: «Entre ici, Jean Moulin...») sont en descendance directe de Bossuet. Les *Mémoires de guerre* sont rédigés dans le style classique d'un écrivain qui s'est souvenu de Chateaubriand et de Barrès. Le regretté président Pompidou, homme de vaste culture, est l'auteur d'une estimable *Anthologie de la poésie française*. Giscard d'Estaing a été élu à l'Académie française. On ne dira rien de ses médiocres tentatives romanesques, mais cela montre une volonté de lier la carrière politique à l'écriture, comme si c'était une nécessité historique. François Mitterrand, fin lettré, aimait à s'entourer d'écrivains:

Françoise Sagan, Régis Debray, Julien Gracq... Il semble que le meilleur de Mitterrand écrivain soit dans les *Lettres à Anne*, éditées chez Gallimard à titre posthume. Dans la Collection Blanche, s'il vous plaît. Chirac a publié ses *Mémoires* en deux tomes. Cela n'en fait pas un écrivain. Mais il tenait son rang, et n'était pas seulement l'homme à l'aise au Salon de l'agriculture. Il était très cultivé et avait notamment une grande connaissance des arts extrême-orientaux.

La déliquescence de cette fonction implicite de gardien de la culture française a commencé avec les présidents nés après guerre, c'est-à-dire depuis Sarkozy («Casse-toi, pôv con!»). Il suffit de consulter la liste des insignifiants ministres qui ont occupé la culture pour se convaincre que ce domaine est devenu une préoccupation secondaire. Quant aux manuels scolaires, à chaque nouvelle édition, la partie culturelle et historique s'efface devant les sujets sociétaux et les débats d'actualité.

Au début, Emmanuel Macron a pu présenter des gages d'un politicien qui serait à la hauteur de la fonction présidentielle. Contre Marine Le Pen, il était apparu comme un orateur élégant, qui l'emporta aisément face à une mégère inconsistante. Les illusions tombèrent le 24 janvier 2018. Au World Economic Forum, le président français médusa son auditoire en tricotant un discours caoutchouteux, alternant l'anglais et le français. Le lendemain, *20 Minutes* titrait: «Macron lost in translation.» Ah! il était loin le temps où Chirac faisait rire quand il essayait de bredouiller quelques mots en anglais. C'était ça, la France, la France de toujours. Nous vivions dans le doux préjugé que la langue française était la plus belle du monde et que sa littérature était incomparable. Du pénible exercice de l'équilibriste Macron, on pouvait tirer deux conclusions: Rivarol était définitivement enterré, avec la prétention du français à demeurer une langue internationale. Le président français révélait son vrai visage de politicien: un laquais

très fidèle et très dévoué de la fortune anonyme et vagabonde.

Macron ne croit pas au rayonnement de la culture française. Il place son mandat sous le signe de la diversité, cette diversité dissolvante qui favorise les communautarismes et mène à la guerre civile: «Il n'y a pas de culture française. Il y a une culture en France. Elle est diverse.» Le président aime ces formules un peu floues et ambiguës. Dans la pratique c'est, par exemple, une fameuse fête de la musique à l'Elysée. Une cohorte de musiciens techno punk envahit le palais. Une photo – qui respecte la diversité: il y a deux blancs – montre le couple présidentiel, sourire béat, complaisamment photographié entouré d'artistes en chorte et bas résille. Cette photo fera date dans l'histoire de la décadence de la société occidentale. On est très très loin de Rameau, Berlioz, Debussy, Dutilleul. On s'opposera que Macron a fait un discours remarquable aux funérailles de Jean d'Ormesson, émaillé de citations de Gide, de Chateaubriand, de Toulet. Très beau, en effet; mais quelques coups d'encensoir sur un cadavre n'engagent à rien. Tandis que la politique qui consiste à faire venir de Tunisie des professeurs d'arabe, pour enseigner cette langue au niveau primaire, confirme sa funeste et persévérante marche pour la promotion de

la diversité. «Notre jeunesse est riche de cette culture plurielle.» Pour qu'on ait vraiment bien compris le projet, il ajoute que l'Etat doit «s'engager et soutenir ce qui doit, dans notre pays, permettre de faire émerger une meilleure compréhension de l'islam» (2 octobre 2020).

Il n'est pas dans les usages de notre journal de porter des jugements négatifs sur un chef d'Etat étranger en exercice, mais le président français est aussi le responsable d'une langue et d'une culture que nous partageons avec les Sénégalais, les Québécois, entre autres. Sur le plan économique, Macron est un mondialiste anglo-saxon. Sur le plan culturel, il a choisi le suicide. Pourquoi s'occupe-t-il de la promotion de l'arabe dans son pays et pas du français chez lui et dans le monde? Parce qu'on approche des présidentielles et qu'il y a des voix musulmanes à capter: «Que votre famille parle arabe en France, c'est une chance pour la France.» (5 décembre 2020) Nous ne pouvons pas rester indifférents à la destruction programmée de notre patrimoine commun. L'actuel président de la France est une personnalité nuisible et nous souscrivons aux propos d'Erdogan: «Macron est un problème pour la France. Avec Macron, la France vit une période dangereuse. J'espère que la France va se débarrasser du problème Macron le plus tôt possible.» Macron, c'est le pire du socialisme associé au pire du libéralisme.

Jean-Blaise Rochat

Le président français est aussi le responsable d'une langue et d'une culture.

Les vidéos de la Ligue vaudoise

Nous devenons vidéastes! Après quelques courts messages diffusés pendant le confinement du printemps dernier, notre mouvement propose désormais en format vidéo des entretiens d'une quinzaine de minutes sur des sujets de doctrine – tels que le fédéralisme ou le bien commun. Ce médium nous permettra d'atteindre, nous l'espérons, une nouvelle audience.

Nos vidéos seront publiées irrégulièrement les mercredis soirs, en l'honneur des Entretiens du mercredi momentanément à l'arrêt, contexte sanitaire oblige. Vous pourrez également les retrouver

sur le site internet de la Ligue vaudoise¹, qui a profité de l'occasion pour faire peau-neuve, ainsi que sur les réseaux sociaux, ou encore en scannant le code QR ci-contre. Bon visionnage!



Romain Delacrétaz et Lionel Hort

¹ <https://www.ligue-vaudoise.ch/videos>

Inclusive

Personnages:

Marc, penché sur son ordinateur.
Abigaëlle, sa compagne.

Dialogue:

– Oh Marc, qu'est-ce que tu fais là?
– Je rédige mon prochain discours pour l'apéritif dînatoire du parti.
– Fais voir!
Elle lit le texte que Marc est en train de rédiger.

Chères amies et amis, chères invitées et invités,

Je vous remercie toutes et tous d'être venues et venus aussi nombreuses et nombreux à cette rencontre entre celles et ceux qui défendent chacune et chacun des valeurs que toutes et tous nous défendons ensemble et ensemble. Que chacune et chacun trouve ici...

– *Chéri, tu ne trouves pas que tu alourdis un peu ton texte avec des...*
– *Ce n'est pas toi, bécasse, qui vas m'empêcher de démontrer mon profond respect des femmes.*
– *Je comprends ton souci, mais la forme...*
– *Si tu n'es pas capable de comprendre l'immense admiration que j'éprouve pour le combat des femmes, victimes depuis des siècles d'une oppression que je m'enorgueilliss de dénoncer sans relâche, tu peux retourner faire du tricot.*
– *Je te suggérerais simplement d'alléger la formulation un brin tarabiscotée...*
– *Et une bonne baffé, il me semble qu'elle allégerait tout.*
– *C'est bon, mon chéri. Après tout, c'est toi qui es candidat. Pas moi.*

Arnaud Picard

Injonction

Parmi les dérives les plus dramatiques du monde moderne, parmi les contrariétés les plus douloureuses que nous rencontrons dans notre vie quotidienne, parmi les erreurs les plus dommageables à la bonne

LE COIN DU RONCHON

compréhension entre les êtres humains et parmi les raisons les plus justes de s'indigner, il en est une que nous voulons dénoncer aujourd'hui avec force et détermination.

Si on utilise le verbe «enjoindre», il faut le construire correctement!

On enjoint quelque chose à quelqu'un, ou on enjoint à quelqu'un de faire quelque chose. Mais on n'enjoint jamais quelqu'un. C'est la même construction que le verbe «ordonner» (on ordonne quelque chose à quelqu'un ou on ordonne à quelqu'un de faire quelque chose; ordonner quelqu'un ne s'emploie que dans le domaine religieux). Si on veut une autre construction, il faut utiliser le verbe «sommer» (sommer quelqu'un de faire quelque chose).

Nous vous enjoignons (à vous) de vous exprimer avec rectitude et de passer une bonne et heureuse année 2021, en n'oubliant pas de bien vivre entre chaque vague de dirigisme sanitaire.